

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



L'EXODE entraînant, vers les champs aurifères du Klondyke, tant de nos compatriotes canadiens, ne paraît pas être prêt de cesser et chacun de ceux qui y vont tenter la fortune préconise la route qu'il croit la plus facile.

Si l'on veut bien prêter attention à la voix de ceux qui, déjà engagés sur une quelconque de ces routes, clament leur misère à leurs parents ou amis restés au pays, on verra que ce n'est pas sans des efforts terribles, efforts bien propres à faire reculer ceux dont le cœur n'est pas revêtu d'un triple airain, que ces hardis pionniers peuvent espérer atteindre le but qu'ils se sont fixés.

Une seule route se trouve présenter le minimum de dangers et de fatigues et, par suite, le maximum de confort pour un si long voyage, c'est celle qui suit le cours du Yukon, de St-Michael à Dawson City. Mais, outre la longueur du trajet, l'épuisante lenteur de bateaux s'arrêtant chaque jour pour embarquer la provision de bois vert (!) nécessaire à leurs machines, il faut ajouter que cette route implique des dépenses qui ne sont pas à la portée de la plupart des futurs mineurs.

Restent les routes mi-partie par terre et par eau de Prince Albert, d'Edmonton, de Cariboo et Cassiar, la route Stikine, celle du Taku par le White Pass, celle de Dyea par le Chilcoot Pass, la "Dalton route" partant de Chilkat au sommet du bras occidental du Canal Lynn, les routes de la Baie James et de la Baie d'Hudson, etc.

On voit que l'on n'a vraiment que l'embarras du choix et que, de quel que point du Canada où l'on se trouve, les routes s'ouvrent nombreuses, si non faciles, jusqu'aux champs d'or du Klondyke.

Refaire l'histoire de l'Alaska serait fastidieux. Qui ne connaît l'épisode de la cession par la Russie, aux Etats-Unis et moyennant la somme de 7,200,000 dollars, de cet immense territoire, d'une superficie égale à celle de l'Empire d'Allemagne ?

En 1880, la population de ces froides régions où l'hiver est de neuf mois, l'été de trois mois à peine, n'était que de 30,000 habitants, dont 20,000 Esquimaux et 10,000 Indiens. A peine 430 blancs, chasseurs de fourrures pour la plupart, y séjournaient-ils pendant la belle saison, collectionnant les peaux de renards blancs, bleus, argentés ou noirs, la martre, le lynx et l'ours.

C'est vers 1886 que deux explorateurs ayant trouvé de l'or dans les sables d'une des rivières débouchant sur les rives sud-ouest de l'Alaska, quelques "prospecteurs" se décidèrent à se livrer à la recherche du précieux métal.

Bientôt s'édifia la ville de Juneau qui compte actuellement 10,000 habitants et qui est le véritable centre des entreprises aurifères créées et à créer sur le sol Alaskain.

L'or se trouve non-seulement dans les sables, mais aussi dans les roches de quartz traversées quelquefois de veines métalliques à l'état presque pur.

Mais si l'extraction de l'or contenu dans les sables est d'une simplicité telle que n'importe qui, avec un outillage tout à fait rudimentaire, peut obtenir des résultats satisfaisants ; il n'en est pas de même de celle du quartz pour lequel il est nécessaire d'installer des appareils perfectionnés et puissants. C'est ainsi que dans une île située en face de Juneau, existe une importante exploitation : "La Tredwell Gold Mining Co'y", la plus grande, à coup sur, des fonderies d'or du monde entier et qui, pour le seul broyage des roches, emploie 240 pilons pulvérisateurs.

Il y a quatre ans, des pionniers remontant le Yukon découvraient de riches gisements aurifères et fondaient une autre ville, Cercle City, ainsi nommée parce qu'elle a pour latitude exacte la ligne fictive dite cercle polaire. Un an après sa fondation, la nouvelle ville comptait 3,000 habitants.

Au mois d'avril 1896, toujours en remontant le Yukon, des mineurs arrivèrent à un affluent de ce fleuve, nommé Klondyke par les Indiens, et formant à peu près la ligne frontière entre le Territoire d'Alaska et l'Etat Canadien. C'est là que furent trouvés des champs aurifères d'une extrême richesse, dépassant de beaucoup les rendements des placers les plus célèbres de Californie, d'Australie et du Transval.

La nouvelle se répandit, comme une trainée de poudre, parmi les pionniers restés en arrière qui se portèrent en foule au Klondyke.

Au cours de l'été de 1897, un navire ramena, de Juneau à San-Francisco, un groupe de mineurs qui, en deux mois de séjour aux placers du Klondyke, rapportait, tant en poudre d'or qu'en pépites, une valeur de plusieurs millions. Dès le lendemain, les bureaux des compagnies maritimes étaient assiégés et tous les navires en partance étaient encombrés de passagers prenant la route de l'Alaska.

Au premier point de rencontre du Klondyke, une ville s'était improvisée, aux rues droites et larges, aux places spacieuses et comptant, du jour au lendemain, 6 000 habitants.

Et toujours arrivaient en foule de nouveaux explorateurs, attendant l'ouverture de la saison, — vers les premiers jours de mai, — où l'on pourrait se livrer à la recherche de l'or.

Au temps des premiers travaux de la saison 1897, cette agglomération inusitée de travailleurs avait déjà déterminé une augmentation énorme sur le prix des denrées alimentaires, des outils, des effets d'habillement. On payait couramment une livre de farine cinq dollars, une douzaine d'œufs huit dollars, un cigare un dollar, une paire de bottes quarante dollars et le reste à l'avenant.

Si Dawson City n'est pas, même à présent, très abondamment fournie

en objets de première nécessité, tout au moins est-elle riche en cabarets où l'or, si péniblement amassé, est bientôt dépensé en boissons innombrables. Le jeu aussi y règne en maître et ce n'est que grâce à l'intervention fréquente de la Police montée Canadienne, laquelle tient garnison proche de la ville, au fort Eudaby, que bien des rixes, des crimes mêmes, ont pu être évités.

On se doute bien que, même durant l'été, l'accès du Klondyke et des autres affluents du Yukon offre de très sérieuses difficultés. Deux voies principales sont actuellement suivies : De San-Michael, à l'embouchure du Yukon, jusqu'à Dawson City, route longue, comme nous l'avons dit, mais sûre, que sa cherté néanmoins réserve presque exclusivement au retour des mineurs ayant fait fortune.

La majorité prend la voie de terre qui part de Juneau ; route pénible à l'excès, périlleuse sur certains points et le long de laquelle de nombreuses sépultures annoncent ce qu'il peut en coûter de la suivre.

Il faut absolument, au mineur allant tenter fortune au Klondyke, une année de vivres, des outils, des effets de campement et d'habillement indispensables pour un long séjour sous ces latitudes hyperboréennes.

Donc un bagage considérable, transporté, pendant la première partie du trajet, sur des traîneaux attelés de chevaux ou de chiens, mais qu'il faut trainer et souvent porter soi-même, à partir de Dyea jusque et y compris le terrible défilé de Chilcoot, à 3 800 pieds d'altitude.

Les journaux nous apprenaient, il y a quelques jours à peine, le terrible accident, une avalanche de neige, qui a coûté la vie à soixante-quinze voyageurs surpris dans les passes.

Chacun doit, en effet, non-seulement faire, à pied, l'ascension de la montagne à pic, mais encore emporter sur ses épaules tout son bagage par paquets de cinquante à cent livres, suivant ses forces musculaires. Il recommencera vingt fois, trente fois, ce terrible et dangereux voyage jusqu'à ce que la totalité de ses provisions, 1400 à 1500 livres, soit transportée de l'autre côté du défilé !

Pas de sentiers tracés, pas d'escalier taillé, partout le terrible brouillard ou la tourmente de neige et beaucoup, hommes et animaux, périssent dans ce lugubre défilé de Chilcoot. A côté, est le White Pass, passage également dangereux jalonné de nombreux tombeaux. C'est ensuite le voyage, par terre et par eau, en trainant des bagages ou en les entassant sur des primitifs radeaux que les pionniers devront construire eux-mêmes, à grand-peine, pour les livrer ensuite aux hasards des rapides ou des grands lacs fertiles en tempêtes. C'est une lutte constante contre le sol tourmenté, la température terrible, l'insalubrité notoire pendant les suffocantes chaleurs de l'été, amenant les fièvres pernicieuses et le scorbut. C'est le travail atteignant l'extrême limite des forces humaines sans seulement amener la certitude du succès, car les aléas sont nombreux à cette vague loterie dont le gros lot est un claim productif.

L'enjeu est, pour beaucoup, une fin lamentable ; pour quelques-uns seulement la richesse achetée au prix des plus cruelles souffrances, des plus profondes misères.

Dans la gravure que nous présentons à nos lecteurs sont reproduites quelques unes des scènes de la vie du pionnier sur la route du Klondyke. C'est l'arrivée au sommet de la route du Skagway ; une halte dans le défilé du White Pass ; la vue panoramique des Pitchfork Falls ; les rapides du Skagway, vus de First Bridge ; un radeau sur la rivière ; Skagway, village construit il y a six mois à peine et qui compte déjà 3,000 habitants, des hôtels, des magasins, de nombreuses résidences.

Que ceux d'entre nous, amis lecteurs, que ne rebutera pas le tableau des souffrances attendant les explorateurs au Klondyke, veuille bien peser, murement, les avantages qu'ils pourront laisser derrière eux et les comparer aux très problématiques bénéfices qui les attendent en cas de succès, et si, après avoir bien réfléchi, ils se décident à tenter l'aventure, que nos souhaits les accompagnent dans les glaces éternelles où ils vont se diriger et puissent-ils en revenir riches d'or et surtout de santé.

LOUIS PERRON.

UN QUI ÉTAIT ACCOMMODANT

Henri.—Hello, Paul, vous avez l'air bien peiné, mon cher. Où courez-vous donc ainsi ?

Paul.—Je m'en vais chez le vieux Sacapiastres pour lui demander la main de sa fille.

Henri.—Laquelle ? C'est qu'il en a deux.

Paul.—Tout ça va dépendre de l'humeur qu'il va avoir ! S'il paraît content, je lui demanderai la main de la plus jeune. S'il est de mauvaise humeur, je lui demanderai celle de l'aînée.

UN COMPROMIS

Le père (très ému).—Ah, jeune homme, c'est de mon plus cher trésor que vous me demandez de me séparer.

Le prétendant.—Oh, monsieur, si cela vous cause tant de chagrin je puis, bien volontiers, faire un compromis avec vous. Donnez-moi la dot, je vous laisserai votre fille.

CHANGEMENT DE FRONT

Lui.—Dire qu'il y a une semaine juste que vous avez refusé d'être ma femme !

Elle.—C'est pourtant vrai !

Lui.—Eh bien ! Permettez-moi de vous informer qu'à partir de lundi prochain vous serez ma belle-fille !